

Gustave Roud

Le Repos du cavalier, suivi de Aimé parmi les autres / Gustave Roud et James Sacré, Fario, 2009

Dédouplements, relations et singularités, par Françoise Delorme

Le repos du cavalier est le premier livre édité par les Editions Fario. Ce travail poursuit dans une belle continuité un effort de grande envergure, littéraire, philosophique et politique aussi, qui a donné lieu à de beaux numéros d'une revue du même nom, Fario, semestrielle depuis quelques années déjà. Celle-ci a publié des textes d'auteurs suisses assez souvent, Charles-Albert Cingria ou Mary-Laure Zoss par exemple.

Pour son directeur, Vincent Pélissier, le premier livre de Fario devait être un livre de Gustave Roud. Le choix s'est porté sur un court et magnifique ensemble de huit séquences, *Le Repos du cavalier*, peu accessible en France en dehors des œuvres complètes. Un texte assez long de James Sacré intitulé *Aimé parmi les autres* l'accompagne en évoquant par touches légères d'autres œuvres de Gustave Roud, comme une consonance réflexive et critique.

Courtes proses poétiques, les textes qui composent cet ensemble sont presque tous adressés à des amis paysans, à un peintre et un poète aussi de ses amis (Georges Nicole et Philippe Jaccottet).

A la fin du livre, une photographie nous rappelle que Gustave Roud pratiqua l'art de la photographie avec autant de sensibilité que la poésie. Son ami paysan Olivier Cherpillod s'y dédouble grâce à une double exposition du négatif, à la fois si présent, si insaisissable. Il serait aussi loisible de déchiffrer sur ce cliché le dédoublement de soi qui aura fait souffrir Gustave Roud jusqu'au désarroi le plus intense, ici en quelque sorte assumé. Le beau visage d'Olivier se divise et renvoie l'image de ce curieux petit livre : un poète dédie des textes traversés de sentiments contradictoires à d'autres êtres ; ces proses dédicacées deviennent sujet de réflexion pour un autre poète ; il retrouverait dans les mots du premier une sorte de parenté d'expérience, nombre de ses interrogations, et de ses désirs, mais aussi cet écartèlement de soi pas toujours facile à vivre, « *cet élan d'adhésion au monde qui toujours bute sur l'idée d'en être irrémédiablement séparé ?* ». Le commentaire des textes de Gustave Roud par James Sacré, si empathique, se termine lui-même par des propos de l'éditeur, Vincent Pélissier. Cet entrelacs, dans un échange ininterrompu, donne un souffle particulier à tout le livre. Jeux de reflets, moires mobiles et fragiles, textes et commentaires font tous écho aux mots qui introduisent « Comme on ajoute », la dernière séquence, si ramassée et si diaphane cependant :

La Vérité ne pourra jamais nous atteindre. Elle nous cerne de son jeu d'échos et de reflets insaisissables, elle nous effleure soudain comme l'aile du vent frais l'épaule des faucheurs, et fuit...[...] Seul un miroitement parfois la dénonce à travers les broussailles



du réel, comme il arrive aux rivières endormies [...] Qui l'a surprise un jour, apparue, disparue, au plus profond d'un regard humain n'aura plus désormais d'autre poursuite. »

L'un et l'autre poètes insistent sur la continuité d'existence qui va du paysage au paysans qui l'habitent, continuité essentielle et existentielle que Gustave Roud envie et célèbre dans ces pages si lumineuses malgré le lancinement d'une douleur tenace. James Sacré, lui, s'en souvient avec un sentiment ambivalent et délicat : il imagine à l'activité d'écrire une parenté avec les gestes de la vie quotidienne, du travail paysan, de l'amour, une proximité lointaine, gauchie et fugitive. Les désirs des deux poètes se rejoignent ; différents, ils résonnent l'un dans l'autre et l'un par l'autre. Et j'entends soudain des mots de James Sacré dans un autre texte récemment réédité : « Ce geste qu'on a pour écrire, le désir de toucher à quelque chose de bouleversant et de nu dans le monde : la langue des autres qui est aussi la mienne. Quand quelqu'un a lu mon poème, « t'as aimé ? » que je demande. Comme si on venait de coucher ensemble [...] Toucher au monde qui reste silencieux. A ses endroits de malheur et de misères tellement visibles dans le plein du jour, autant qu'à ses plus beaux moments d'étoiles dans la nuit. » (*Le désir échappe à mon poème*, Ed. Al Manar)

Gustave Roud relaie la geste rurale dans une prose puissante et sensuelle : leurs mains, leurs bras, leurs épaules travaillent à cultiver un jardin nécessaire qu'il perçoit souvent comme le Jardin et dont il tente de conserver la beauté dans la langue. Lumières, odeurs, bruits et musiques, violence de cette beauté, sont évoqués, invoqués avec tant de force que le lecteur éprouve la sensation de toucher le monde avec sa propre peau alors même que le poète, lui, se sent brutalement dessaisi.

« L'enclave », première séquence de ce beau petit livre à la couverture sombre et satinée, entraîne le lecteur rêveur vers les étonnants autoportraits photographiés par Gustave Roud où seule son ombre apparaît, oblique. Il regarde et ouvre avec passion un paysage d'herbes et de mouvements d'homme ; avec abnégation, il donne à voir ce qui l'absorbe en lui conférant une forme, mais en creux :

« Mais si l'un de vous, loin de nourrir son cœur d'une provende trop riche et trop confuse s'arrête, vient se pencher vers ce qui vit et médite ici comme refermé sur sa vie plus profonde, je lui donnerai le pouvoir, non pas le pouvoir de percer le secret de ces quelques présences essentielles, mais de les ressentir dans leur plénitude et même jusqu'à perdre cœur. »

Les écrits de Gustave Roud ont la particularité d'offrir, dans un mouvement quasi simultané, deux lectures extrêmes : une sorte d'évidente légèreté et un désarroi presque foudroyant. Le Repos du cavalier ne fait pas exception. Tous les détails des paysages et des visages brillent, traversés eux aussi de tensions extrêmes qui donnent à ressentir ce qui les rend vivants. C'est le mot vie qui monte aux lèvres et irrigue toute la lecture, si « le vin n'a de vraie force qu'il n'ait puisée à la main vivante qui le verse ».

Relations entre les hommes et les choses, relations entre les hommes, relation de soi à soi, relation de langue à langue, le titre du petit essai de James Sacré, *Aimé parmi les autres*, concentrerait tous ces aspects. Gustave Roud avait caressé l'idée de rassembler aussi les noms de tous ses amis paysans dans un seul, qui est un nom de sentiment : Aimé. Comme l'écrit Vincent Pélissier, rapporté par James Sacré, Aimé serait « *l'homme éternellement relié, dans ce coudoisement, aux autres hommes, au monde paysan tout*

entier, puis au monde des trois règnes et à l'infini cosmique. »

Mais dans son journal, Gustave Roud n'omet pas de noter sous ce nom collectif tous leurs noms et prénoms dans une liste, longue et attentive. Certains de ces noms se retrouvent ici au début des textes qui sont dédiés à chacun de ses amis, manière de rappeler, peut-être, qu'à l'instar des peintres et des poètes, les paysans sont des êtres singuliers. Plus encore, la compréhension si fine, si exposée, paradoxalement si extravertie de Gustave Roud, « *viendrait aussi, - nous dit James Sacré - on n'en peut pas douter, de l'existence d'Olivier Cherpillod, d'André Ramseyer et des autres amis de Gustave Roud. N'est-ce pas ce que celui-ci nous dit, en nous rappelant leurs noms et prénoms dans ses dédicaces ?* ». Le poète crée ainsi une tension permanente entre singulier et pluriel, entre la vie réelle et le poème qui ne se séparent jamais complètement.

Les éditions Fario envisagent de publier, parmi de nombreux projets, le tome 2 de *L'Obsolescence de l'homme* de Günther Anders. Et je songeais, au moment où Vincent Pélissier m'en faisait part, à ces mots de Gustave Roud, dans *Campagne perdue* :

« peut-être la route sera-t-elle rouverte vers un monde qui était encore celui de la lenteur et des pas, du pas humain ? Le vôtre, laboureurs et semeurs anciens, ô mes amis, faucheurs de froment mûr et d'herbages, oui, votre pas. »

Et c'est bien toujours de l'homme qu'il est question, qui est question. Et qui est aimé, dans ses moindres gestes. Des hommes, avec des corps de chair et de mots, sur la terre, avec la terre.

Françoise Delorme

En bref

In breve in italiano

Questo piccolo volume di prose di Gustave Roud è più che una semplice riedizione del *Repos du cavalier* (1958), è infatti impreziosito da un contributo del poeta francese James Sacré. Accanto a Roud che attraverso i suoi testi compone un elogio della relazione tra uomo e natura e tra uomini, il poeta contemporaneo propone un elogio dell'elogio, sottolineando con questo gioco del raddoppio, la singolarità di ogni essere umano.

Kurz und deutsch

Der kleine Prosaband von Gustave Roud ist nicht nur eine Neuauflage des *Repos du cavalier* (1958), sondern wird auch durch einen Beitrag des französischen Dichters James Sacré bereichert. Während Roud eine Lobrede auf die Beziehungen hält (zwischen Mensch und Erde, zwischen den Menschen untereinander), legt der Dichter eine Lobrede dieser Lobrede vor und betont mittels dieser Verdoppelung die Einzigartigkeit jedes Wesens.